

MADAME DE CHOISEUL.

LETTRE A MADAME DU DEFFAND.

Comment avez-vous pu imaginer, ma chère petite-fille¹, de dire des coquetteries de ma part à Mme d'Aiguillon? Vous me mandez du bien d'elle; je vous réponds que je ne suis point étonnée du bien que vous m'en dites, parce que j'en ai toujours beaucoup pensé, et que je respecte son caractère; mais c'est à vous que je le dis, et non à elle, ni pour que cela lui soit redit. Quand son fils était dans une situation plus fâcheuse que la disgrâce, et mon mari dans une position plus flatteuse que la faveur, je devais faire connaître à Mme d'Aiguillon toute mon estime pour elle, pour adoucir l'aigreur, et rapprocher l'éloignement que la différence de nos situations devait mettre entre nous. Aujourd'hui tout est changé. Son fils a la puissance, il ne reste plus à mon mari que l'honneur, et ce serait une bassesse insigne à moi de chercher à plaire à Mme d'Aiguillon. J'aurais l'air de quémander sa bienveillance, sa protection. Dieu m'en garde! je n'ai plus besoin de plaire à personne, puisque personne n'a plus besoin de moi. Comment n'avez-vous pas senti cela, ma chère petite-fille? Comment avez-vous pu me compromettre d'une si étrange manière? Si je le disais au grand-papa, il en serait aussi blessé que moi. Grâce au ciel, nos sentiments sont conformes sur cet article, et il n'aura jamais, j'espère, à rougir des miens. Réparez donc le tort que vous m'avez fait; et si vous avez parlé, montrez plutôt ma lettre à Mme d'Aiguillon que de lui laisser croire que

1. Ce nom est une plaisanterie de société, comme celui de grand-papa qui vient plus tard et désigne M. de Choiseul. Mme du Deffand avait quelque quarante ans de plus que la duchesse.

j'ai voulu lui faire ma cour. J'aimerais mieux qu'elle sût ce que je pense de son fils, que de me supposer cette indigne intention! mais mon éloignement pour la bassesse ne doit pas me porter à l'insulte. Ce serait l'insulter que de le lui dire; et elle n'est assurément pas faite pour être insultée. Si elle est digne de ce que je pense d'elle, ma roideur ne doit ni l'étonner ni l'offenser; mais elle ne doit pas non plus se croire redevable envers moi, si mon opinion n'est qu'une justice; si elle était une erreur, que m'importe l'impression que pourrait lui faire ce qu'elle appellerait alors ma brutalité? Encore une fois, montrez-lui plutôt ma lettre, si vous avez parlé, que de me laisser compromise d'une façon aussi flétrissante pour moi; et, une bonne fois pour toutes, mettez-vous bien en tête que vous ne devez faire ma cour à personne, ni m'attirer les services de qui que ce soit. Je ne sais pas à qui je pourrais souffrir l'insolente prétention de m'en rendre. Je m'attends bien que vous trouverez que je prends le carême trop haut. Mais quand vous vous supposeriez dans ma situation, vous ne mettriez pas pour cela votre caractère à la place du mien, parce qu'on ne peut voir les mêmes objets de la même manière qu'avec les mêmes yeux. Ainsi, quand j'aurais tort pour vous, il ne s'ensuivrait pas de là que j'eusse tort pour moi. Si, dans la puissance de mon mari, vous m'eussiez vue protectrice, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne voulusse pas être protégée aujourd'hui. Si, dans sa faveur, vous m'eussiez vue haute, dominante, insultante, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne fusse pas aujourd'hui basse, soumise, rampante. J'en appelle à M. de Walpole¹! Si vous ne m'entendez pas, un Anglais doit m'entendre.

1. Robert Walpole, fameux ministre anglais, né en 1676, mort en 1745.

CONDILLAC.

SYSTÈME DES CONNAISSANCES DANS LES ANIMAUX.

Un animal ne peut obéir à ses besoins qu'il ne se fasse bientôt une habitude d'observer les objets qu'il lui importe de reconnaître. Il essaye ses organes sur chacun d'eux : ses premiers moments sont donnés à l'étude; et lorsque nous le croyons tout occupé à jouer, c'est proprement la nature qui joue avec lui pour l'instruire.

Il étudie, mais sans avoir le dessein d'étudier; il ne se propose pas d'acquérir des connaissances pour en faire un système : il est tout occupé des plaisirs qu'il recherche et des peines qu'il évite : cet intérêt seul le conduit : il avance sans prévoir le terme où il doit arriver.

Par ce moyen, il est instruit, quoiqu'il ne fasse point d'effort pour l'être. Les objets se distinguent à ses yeux, se distribuent avec ordre; les idées se multiplient suivant les besoins, se lient étroitement les unes aux autres : le système de ses connaissances est formé.

Mais les mêmes plaisirs n'ont pas toujours pour lui le même attrait, et la crainte d'une même douleur n'est pas toujours également vive : la chose doit varier suivant les circonstances. Ses études changent donc d'objets, et le système de ses connaissances s'étend peu à peu à différentes suites d'idées.

Ces suites ne sont pas indépendantes : elles sont au contraire liées les unes aux autres, et ce lien est formé des idées qui se trouvent dans chacune. Comme elles sont et ne peuvent être que différentes combinaisons d'un petit nombre de sensations, il faut nécessairement que plusieurs idées soient communes à toutes. On conçoit donc qu'elles ne forment ensemble qu'une même chaîne.

Cette liaison augmente encore par la nécessité où l'animal se trouve de se retracer à mille reprises ces différentes suites d'idées. Comme chacune doit sa naissance à un besoin particulier, les besoins qui se répètent et se succèdent tour à tour les entretiennent ou les renouvellent continuellement; et l'animal se fait une si grande habitude de parcourir ses idées, qu'il s'en retrace une longue suite toutes les fois qu'il éprouve un besoin qu'il a déjà senti.

Il doit donc uniquement la facilité de parcourir ses idées à la grande liaison qui est entre elles. A peine un besoin détermine son attention sur un objet, aussitôt cette faculté jette une lumière qui se répand au loin : elle porte en quelque sorte le flambeau devant elle.

C'est ainsi que les idées renaissent par l'action même des besoins qui les ont d'abord produites. Elles forment, pour ainsi dire, dans la mémoire des tourbillons qui se multiplient comme les besoins. Chaque besoin est un centre d'où le mouvement se communique jusqu'à la circonférence. Ces tourbillons sont alternativement supérieurs les uns aux autres, selon que les besoins deviennent tour à tour plus violents. Tous font leurs révolutions avec une variété étonnante : ils se pressent, ils se détruisent; il s'en forme de nouveaux à mesure que les sentiments auxquels ils doivent toute leur force s'affaiblissent, s'éclipsent, ou qu'il s'en produit qu'on n'avait point encore éprouvés. D'un instant à l'autre, le tourbillon qui en a entraîné plusieurs est donc englouti à son tour, et tous se confondent aussitôt que les besoins cessent : on ne voit plus qu'un chaos. Les idées passent et repassent sans ordre : ce sont des tableaux mouvants qui n'offrent que des images bizarres et imparfaites, et c'est aux besoins à les dessiner de nouveau et à les placer dans leur vrai jour.

Tel est en général le système des connaissances dans les animaux. Tout y dépend d'un même principe, le besoin; tout s'y exécute par le même moyen, la liaison des idées.

Les bêtes inventent donc, si inventer signifie la même chose que juger, comparer, découvrir. Elles inventent même encore, si par là on entend se représenter d'avance ce qu'on va faire. Le castor se peint la cabane qu'il veut bâtir; l'oiseau, le nid qu'il veut con-

struire. Ces animaux ne feraient pas ces ouvrages si l'imagination ne leur en donnait pas le modèle.

Mais les bêtes ont infiniment moins d'invention que nous, soit parce qu'elles sont plus bornées dans leurs besoins, soit parce qu'elles n'ont pas les mêmes moyens pour multiplier leurs idées et pour en faire des combinaisons de toute espèce.

Pressées par leurs besoins et n'ayant que peu de choses à apprendre, elles arrivent presque tout à coup au point de perfection auquel elles peuvent atteindre; mais elles s'arrêtent aussitôt; elles n'imaginent pas même qu'elles puissent aller au delà. Leurs besoins sont satisfaits, elles n'ont plus rien à désirer, et par conséquent plus rien à rechercher. Il ne leur reste qu'à se souvenir de ce qu'elles ont fait, et à le répéter toutes les fois qu'elles se retrouvent dans les circonstances qui l'exigent. Si elles inventent moins que nous, si elles perfectionnent moins, ce n'est donc pas qu'elles manquent tout à fait d'intelligence, c'est que leur intelligence est plus bornée.

CAMILLE DESMOULINS.

MILTON ÉCRIVAIN POLITIQUE.

Milton n'est guère connu en France que comme un grand poète. De son vivant, sa réputation, tout autre, fut celle du plus grand écrivain polémique et du plus ardent défenseur de la liberté.

Milton, né en 1603, mourut en 1674. Sa vie, comme celle de la plupart des hommes célèbres, mêlée de grands succès et de cruelles disgrâces, devait l'être encore davantage par le genre de célébrité qu'il s'était acquis; mais dans l'une et l'autre fortune, il conserva toujours l'attitude de l'homme supérieur.

S'il fallait en croire Voltaire, *Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poète divin, était un très-mauvais écrivain en prose. Il resta pauvre et sans gloire.*

Ce n'est point là l'idée que laissera de Milton la lecture de la *Théorie de la Royauté*, réponse que Milton fut chargé de faire au livre de Saumaise, intitulé : *Défense du roi*.

L'ouvrage fit le plus grand bruit dans l'Europe, et c'est une chose remarquable qu'il fut brûlé en France par le Châtelet de Paris et par un parlement, celui de Toulouse. Le parlement d'Angleterre en porta un autre jugement, et l'auteur eut mille livres sterling de récompense.

L'écrit de Milton, en réponse au livre de Charles I^{er}, lui avait déjà valu la place de secrétaire des affaires étrangères. Et Voltaire, que ses livres avaient si fort enrichi, devait trouver étrange que Milton eût vécu pauvre étant secrétaire d'État. Une semblable pauvreté n'est pas sans gloire, quoi qu'en dise M. de Voltaire.

Toland, dans sa *Vie de Milton*, appelle la *Défense du peuple anglais*, *Master piece*, son chef-d'œuvre ou sa maitresse pièce.

Ceux qui font la poésie ennemie du raisonnement n'ont pas lu Milton.

Milton eut une sorte de succès qui semble n'avoir été réservé qu'à lui. Lorsque son livre sur la liberté illimitée de la presse parut, l'effet fut tel qu'un certain Mabal, censeur royal, renonça à son titre, et qui plus est, à sa pension. On prétend que le grammairien Saumaise se donna la mort, ne pouvant supporter la honte dont l'avait couvert la *Défense du peuple anglais*.

Après la mort de Cromwell, la nation paraissant décidée à remettre le fils de Charles I^{er} sur le trône, Milton fit paraître un ouvrage dans lequel il traçait un plan de république, et s'efforçait d'ouvrir les yeux de ses compatriotes sur les dangers de la royauté. Malgré ses efforts, Charles II fut rétabli sur le trône et le républicain contraint de fuir. Il fut compris ensuite dans l'armistice général, avec l'exception si glorieuse pour lui qu'il n'occuperait jamais de charge, exception bien inutile, car Milton n'était pas un Aristippe qui pût accepter les faveurs des rois. L'amour de la liberté l'avait fait descendre dans l'arène. Voyant que c'était nourrir une passion insensée et sans espoir, il s'abandonna tout entier à son génie qui l'appelait sur les hauteurs du Parnasse. Il anoblit sa retraite des affaires par le poème du *Paradis perdu*, monument éternel qu'il eut la gloire d'élever au sein des libelles et des factions.

Soit qu'on le considère comme poète, comme orateur ou comme homme public, Milton a des droits à l'immortalité. Mais l'envie dut lui pardonner sa gloire, car elle fut empoisonnée par des chagrins de toute espèce. Sa femme qu'il idolâtrait mourut en couches. Une autre, qu'il épousa quelque temps après, eut le même sort. Lui-même il perdit la vue, et on ne peut lire sans attendrissement les vers qu'il fit à ce sujet, et qui ornent le premier chant du *Paradis perdu*.

Enfin, pour avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen, et pour avoir aimé sa patrie avec passion, il fut assailli d'un déluge d'injures et de calomnies par les abbés Sabathier de son temps et toutes les follicules de l'aristocratie. Les prélats et les évêques présentèrent sa cécité comme un effet de la vengeance divine. Milton, qui était dévot, fut très-sensible à ce reproche; il eut fa



Milton. (CAMILLE DESMOULINS.)

Ceux qui font la poésie ennemie du raisonnement n'ont pas lu Milton.

Milton eut une sorte de succès qui semble n'avoir été réservé qu'à lui. Lorsque son livre sur la liberté illimitée de la presse parut, l'effet fut tel qu'un certain Mahal, censeur royal, renonça à son titre, et qui plus est, à sa pension. On prétend que le grammairien Saumaise se donna la mort, ne pouvant supporter la honte dont l'avait couvert la *Défense du peuple anglais*.

Après la mort de Cromwell, la nation paraissant décidée à remettre le fils de Charles I^{er} sur le trône, Milton fit paraître un ouvrage dans lequel il traçait un plan de république, et s'efforçait d'ouvrir les yeux de ses compatriotes sur les dangers de la royauté. Malgré ses efforts, Charles II fut rétabli sur le trône et le républicain contraint de fuir. Il fut compris ensuite dans l'armistice général, avec l'exception si glorieuse pour lui qu'il n'occuperait jamais de charge, exception bien inutile, car Milton n'était pas un Aristippe qui pût accepter les faveurs des rois. L'amour de la liberté l'avait fait descendre dans l'arène. Voyant que c'était nourrir une passion insensée et sans espoir, il s'abandonna tout entier à son génie qui l'appelait sur les hauteurs du Parnasse. Il anoblit sa retraite des affaires par le poème du *Paradis perdu*, monument éternel qu'il eut la gloire d'élever au sein des libelles et des factions.

Soit qu'on le considère comme poète, comme orateur ou comme homme public, Milton a des droits à l'immortalité. Mais l'envie dut lui pardonner sa gloire, car elle fut empoisonnée par des chagrins de toute espèce. Sa femme qu'il idolâtrait mourut en couches. Une autre, qu'il épousa quelque temps après, eut le même sort. Lui-même il perdit la vue, et on ne peut lire sans attendrissement les vers qu'il fit à ce sujet, et qui ornent le premier chant du *Paradis perdu*.

Enfin, pour avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen, et pour avoir aimé sa patrie avec passion, il fut assailli d'un déluge d'injures et de calomnies par les abbés Sabatier de son temps et toutes les follicules de l'aristocratie. Les prélats et les évêques procédèrent sa cocotte comme un effet de la vengeance divine. Milton, très saint dévot, fut très-sensible à ce reproche; il eut la



Milton. (CAMILLE DESMOULINS.)

bonhomie de s'en défendre sérieusement dans un écrit, où, après avoir protesté ne se sentir coupable d'aucun crime qui eût pu lui attirer ce châtement, il ajoutait ces belles et touchantes paroles :

« Puisque les royalistes triomphent dans l'idée que j'expie maintenant le crime de mes livres, je prends Dieu à témoin que, dans tout ce qui est échappé de ma plume, je n'ai jamais écrit un seul mot contre ma conscience, que j'ai toujours été persuadé de la vérité et de la justice de ce que j'écrivais, que jamais je ne me suis laissé conduire par aucun motif d'ambition, d'intérêt ou de vaine gloire, mais par le sentiment du devoir, de l'honneur et du pieux attachement que j'ai toujours eu pour mon pays et pour la liberté de l'Église et de l'État. Bien plus, j'étais malade et presque privé d'un œil lorsque l'autorité publique m'a chargé de réfuter la *Défense d'un roi*. Les médecins eux-mêmes m'ont déclaré positivement que, si j'entreprenais ce travail, je perdrais entièrement la vue. Eh bien ! loin de me rendre à leurs menaces, je n'ai pas cru que je dusse balancer entre ma vue et mon devoir. »

On aurait peut-être de la peine à trouver dans l'histoire un trait plus honorable pour les lettres. Il nous est doux de le recueillir dans un temps où il ne tient pas aux Rulhière, aux Maury, aux Boufflers, de persuader au public qu'on ne peut pas être homme de lettres et de l'Académie française sans être un esclave.
